



JOURNAL INDEPENDANT

H. BERTHELOT & CIE., EDITEURS, 25 ET 27, RUE DES FORTIFICATIONS

FEUILLETON DE L'IROQUOIS

LE VOYAGE D'AGREMENT

(Depuis six mois, madame Duffost tourmente son mari pour la conduire à Londres. Le pauvre homme n'a eu qu'à se souvenir de ce qu'avait été leur excursion en Italie, c'est-à-dire un tourment de toutes les heures, pour savoir d'avance le peu de plaisir qu'il attend dans ce prétendu voyage d'agrément, a longtemps résisté ; mais il lui faut enfin céder. — Par trajet direct, le ménage arrive à Londres et descend à l'hôtel.)

Première nuit. — A Londres

MADAME. — Duffost, avez-vous regardé sous le lit ?

MONSIEUR. — Pourquoi ?

MADAME. — Mais, pour les voleurs. Crovez-vous que je vais dormir dans un lit étranger sans prendre cette précaution ?... Je suis sûre de ne pas fermer l'œil de la nuit. (L'écrit.) Tenez, n'entendez-vous pas un bruit ?

MONSIEUR. — C'est le tic-tac de ma montre.

MADAME. — Et moi, je vous soutiens qu'il y a un homme sous le lit... Qui sait ? peut-être toute une bande de voleurs.

(M. Duffost se lève et regarde sous le lit.)

MADAME. — Il était inutile de vous lever, si vous deviez le faire de si mauvaise grâce... Ah ! vous ne prenez même pas la peine de dissimuler votre féroce désir de me voir assassinée.

MONSIEUR, agacé. — Sacrebleu ! tu aurais bien fait de laisser ton fichu caractère à la maison. (Baillant.) Ouah ! ouah !

MADAME. Oui, bâillez impudemment... Vous ne songez qu'à dormir ! Tout autre, à votre place, veillerait sur le sommeil de sa pauvre femme qui a été martyrisée par le mal de mer... mais, avec vous, personne n'a le droit d'être malade ! — C'est une bénédiction si je vis en-



UN SAUVAGE A REDOUTER

L'Iroquois à TAILLON : Fais bien attention à toi, mon frère. Méfie-toi de ce sauvage en arrière de la roche. Il t'a déjà joué un vilain tour avec sa corde. Il s'en servira encore pour te faire culbuter.

core, il y a eu un moment où j'aurais donné le monde entier pour être jetée à la mer.

MONSIEUR, d'un ton de doute. — Euh ! Euh !

MADAME. — Oui, je sais ce que signifie votre euh ! euh !... Ce n'est pas vous qui vous y seriez opposé, n'est-ce pas ? C'était même peut-être là votre but !!! Sans ce brave capitaine Fouillaf... Vraiment, toutes les femmes qui font la traversée devraient le bénir... il est si comme il faut... si attentif pour ses passagères... ça voilà un dont on doit être fière d'être la femme ! Je ne sais pas comment, sans lui, j'aurais pu descendre dans la cabine quand ça m'est arrivé !

MONSIEUR. — Pourquoi ne m'as-tu pas prévenu ?

MADAME. — Vous prévenir !... Vous auriez bien pu le voir ; c'était facile ; mais monsieur aimait bien mieux se donner un air marin en allant fumer des cigares et boire des grogs avec les matelots. Si malade que j'étais, je ne vous ai pas quitté de l'œil... vous ne cessiez d'avoir le nez dans votre verre... ne dites pas non, j'ai compté vos grogs... SEIZE !!! et bus à la santé d'étrangers, pendant que votre pauvre femme légitime rendait l'âme !!! Ne cherchez pas à vous défendre en hurlant ainsi ; oubliez-vous que vous n'êtes pas à Paris, où tout le monde est habitué à vos scènes de violence ? — Ah ! oui, j'ai dû leur faire pitié dans la cabine des femmes ! Pas une créature pour s'informer de moi ! Tous les autres ma-

ris se tenaient inquiets à la porte, attendant des nouvelles... mon amour-propre d'épouse a été bien froissé !

MONSIEUR. — Je suis descendu trente fois.

MADAME. — Vous mentez ! Quand j'étais si mal que je ne savais plus ce qui se passait autour de moi, j'ai bien remarqué que vous n'étiez pas venu.

MONSIEUR. — Comme tu ferais bien mieux de te taire que de conter de pareilles inepties.

MADAME. — Me taire ! Non, je ne me tairai pas ! Vous m'avez arraché de ma maison... rendue malade... traînée à l'étranger, et je n'ai pas le droit de me plaindre ? Je voudrais bien savoir quelle sera votre prochaine cruauté !! Vous levez le masque parce que je ne suis plus protégée par les lois de ma patrie... mais je vous échapperai... je ne peux rester un seul jour à Londres... au point du jour je m'embarque... et n'essayez pas de me retenir, car je suis bien décidée à me jeter par la fenêtre.

2e nuit. — A Boulogne.

(Le matin venu, le pauvre M. Duffost, n'ayant pu décider sa femme à rester un seul jour à Londres, est allé retenir les places pendant que madame faisait quelques achats aux fournisseurs de l'hôtel. — Le soir, les deux époux couchent à Boulogne.)

MADAME. — Vous ne comptez sans doute pas que je vous laisserai dormir pendant que je suis mourante de peur dans cette chambre d'hôtel qui n'a pas le plus petit verrou ? — Ah ! vos pareils ne devraient jamais se marier !! Je ne m'attendais guère à votre conduite, et je me disais avec espoir : " En le faisant voyager, il apprendra peut-être la politesse. " — Mais non... Duffost vous êtes et mourrez Duffost. (Avec un soupir de résignation.) Mon sort est d'être négligée toute ma vie, et j'y

(Suite sur la quatrième page)

Conditions d'abonnement

Pour le Canada et les Etats-Unis
port compris :

UN AN 50 cents
SIX MOIS 25 cents
LE NUMÉRO 1 cent

Payable invariablement d'avance.

Le journal est vendu 8 cents la douzaine
aux agents.

On ne prend pas d'abonnement pour la
ville de Montréal.

On peut obtenir le journal, servi à domicile,
au mois, à la semaine, et au numéro des di-
vers vendeurs et porteurs de journaux.

Toute communication ou envoi d'argent
devra être adressé à E. X. LESSARD, gérant,
No 27 rue des Fortifications ou à la boîte 1751,
P. Q.

H. BERTHELOT & C^{ie}, Editeurs.



MONTREAL, 24 MAI 1890

PROSPECTUS

L'Iroquois sort aujourd'hui de la forêt pour établir un organe à Montréal. Comme peau rouge il a beaucoup de sympathies pour les Canadiens-Français particulièrement pour ceux qui ont du sang sauvage.

Encore frais émoulu des bois, ne sachant en politique et en science économique que ce qui lui a été enseigné par quelques jongleurs de sa tribu, L'Iroquois vient s'établir à Montréal justement à l'époque des grandes chasses électorales.

Il tient à s'instruire sur les questions publiques et il aura des entrevues avec nos gros bonnets. Ceux-ci sont priés d'excuser son ignorance et ses manières sauvages. L'Iroquois est un peu dur de "comprendre," c'est pourquoi on devra, en lui expliquant une situation politique, lui mettre les points sur les i et entrer dans toutes espèces de détails que l'on ne trouve pas dans les grands journaux. L'Iroquois est ignorant, il est vrai, mais il est naïf et disposé à apprendre toute la vérité. Il sera toujours de bon compte avec les blancs et il ne se fâchera jamais sans raison.

L'Iroquois se présente comme parfaitement indépendant.

Son indépendance est la condition essentielle de son existence.

S'il montre la moindre partialité pour un parti, il sera vu d'un mauvais œil par l'autre, qui cessera d'acheter son journal.

C'est pourquoi il lancera ses flèches indifféremment contre les deux partis; seulement ses flèches ne seront pas emprisonnées.

L'Iroquois vivra-t-il longtemps à Montréal? Un grand nombre diront: C'est une petite feuille fondée pour les élections. Les élections finies elle disparaîtra. C'est précisément là où on se trompe. Si l'Iroquois avait été fondé pour les besoins de la présente lutte électorale, il arborerait le drapeau du parti politique qui l'aiderait pécuniairement. S'il ne rend service à aucun parti, il ne peut compter sur aucune subvention de la part des hommes politiques.

La preuve que notre journal a l'intention de vivre et de vivre longtemps réside dans le fait qu'il a été fondé indépendant et qu'il est résolu de passer par l'épreuve la plus sévère à laquelle il est possible de soumettre un petit journal, c'est-à-dire de traverser les élections générales de Québec sans faire de compromis avec aucun parti.

Le public nous jugera après la grande lutte électorale.

L'IROQUOIS A OTTAWA

Il converse avec Sir John.

L'Iroquois avant de venir à Montréal pour y fonder son organe est allé à Ottawa où il a eu une entrevue avec Sir John A. Macdonald, ou, comme les sauvages l'appellent, le vieux To Morrow.

Voici un compte-rendu de la conversation entre l'Iroquois et le Premier Ministre.

—Vieux Visage Pâle, tu as fait la grimace en me voyant entrer dans ton bureau. Pourquoi ça?

—Tu m'as fait peur parce que tu as sur tes joues la peinture de guerre. Tu es armé comme si tu allais rencontrer tes ennemis dans le Nord-Ouest.

—Oui, grand chef blanc, les Peaux Rouges ont beaucoup d'ennemis parmi tes hommes dans le Nord-Ouest. Il y a plusieurs lunes que je fume le calumet de la paix et aujourd'hui les visages pâles à Ottawa et à Québec se conduisent si mal que j'ai résolu de sortir de ma Réserve.

Mais, mon frère, tu es dans l'erreur. Mes amis et moi, nous avons toujours fait notre possible pour rendre les sauvages heureux.

Le Visage Pâle ment. Je connais le vieux To-Morrow depuis longtemps. C'est toi qui as envoyé des soldats dans nos pays de chasse pour détruire nos wigwams.

Le gros-général Middleton et ses amis ont enlevé toutes nos belles peaux de renard, de loutre et de castor, sans nous payer, sans rien laisser en échange. Tes amis dans le Nord-Ouest, tous, des canailles, des pillards, des ennemis des Peaux-Rouges!!!

—Pourtant le gouvernement paie bien cher tous les ans pour tenir des agents pour les sauvages dans le pays des grands lacs. Ces agents doivent donner beaucoup d'argent aux tribus, pour acheter des graines pour ensemencher les réserves.

—Tes agents sont tous des voleurs dans le Nord-Ouest. Peux-tu m'en nommer un seul qui soit honnête. Parle, Vieux Visage pâle.

—Pourtant je suis animé des meilleures intentions pour les

Peaux Rouges et les Métis des Territoires du Nord-Ouest.

—Des Métis! comment le grand chef blanc peut-il parler de son amitié pour les Métis, mes cousins, lui qui a fait pendre le pauvre Riel.

—Oh Riel! le Peau Rouge parle d'une vieille histoire!

—Il n'y a pas de vieille histoire pour le sauvage qui se souvient toujours de ce qu'on fait les Blancs. Aussi longtemps qu'un wigwam se dressera dans la plaine, aussi longtemps que le Peau-Rouge bondira dans les forêts à la piste des caribous et des orignaux, aussi longtemps que les flots rougeâtres de la Saskatchewan murmureront dans ses rapides, aussi longtemps l'Indien se rappellera des cris de douleur de ses enfants pendant l'hiver où les soldats blancs ravageaient nos villages.

—Tu es bien rancunier. Ce sont là des choses qui s'oublient, surtout après le bien que j'ai fait dans les territoires du Nord-Ouest. N'y ai-je pas établi un parlement où l'homme rouge peut entrer pour y faire ses lois.

—C'est vrai, mais tu as l'intention d'y abolir la langue que nous ont enseignée les robes noires lorsqu'elles ont visité nos tribus il y a des centaines et des centaines de lunes.

—Ceux qui t'ont dit cela, t'ont trompé, mon ami. Il y a deux mois j'ai empêché un des ennemis des Canadiens-français d'abolir leur langue dans les conseils du Nord-Ouest.

—Tu ne dis pas toute la vérité, Visage Pâle. Tu n'empêches pas à présent les Canadiens et les Métis de parler le français et de l'apprendre dans leurs écoles, mais tu te proposes de le faire dans quelque temps. Toute ma tribu sait ça.

—Mais non, mon ami. Sois tranquille, je ne toucherai pas à la langue des Français ni cette année, ni l'année prochaine. Tiens, je veux vivre en paix avec toi. Le général Middleton t'a fait du tort, eh bien, je vais le renvoyer en Angleterre. Es-tu content?

—Content, hum! hum! un peu, pas trop. Encore une autre affaire qui n'est pas du goût de l'Iroquois: Pourquoi as-tu laissé passer un bill pour les Orangistes. Dis donc, as-tu envie de souler ces maudits contre les bons Canadiens qui ont du sang sauvage. Là, mon frère s'est fourré le doigt dans l'œil. Je te reparlerai de ça bientôt. Je m'en vais. Je te surveille. Je sens ta piste à un plus de dix lieues, tu n'échapperas pas à mes flèches si tu fais du mal à mes amis. Bonjour, Visage Pâle. Je reviendrai te voir avant que la présente lune soit finie.

ENTREVUE DE

L'IROQUOIS AVEC MERCIER

L'Iroquois a eu hier une entrevue avec le premier ministre de Québec, dans les bureaux du gouvernement, rue Saint-Gabriel. La conversation a été entamée par le sauvage.

—Bonjour! grand chef des Visages Pâles, on m'a dit que ta sai-

son de grande chasse était commencée et que tu étais sur le point de le mettre en voyage, c'est pour ça que j'ai voulu te voir avant ton départ.

—Iroquois, mon ami, ce n'est pas la chasse que je commence. C'est le sentier de la guerre que je viens de prendre. Il va se livrer la semaine prochaine une grande bataille entre mes sauvages de la tribu des Castors et les bleus du chef Taillon.

—En te peignant pour la guerre tu ne t'es pas mis de rouge sur la figure. Tu n'es pas bien effrayant comme ça.

—Mes Castors n'aiment pas cette couleur-là et je suis obligé de m'en passer.

—Tu as tort, grand visage pâle, c'est avec les Peaux Rouges Purs que tu as pris tant de chevelures il y a quatre ans. Pourquoi ne pas garder leur couleur? On me dit qu'ils te tournent le dos à présent.

—Ecoute, mon brave, les Peaux Rouges purs sont de mauvais coucheurs. Ils faisaient trop de misères à mes Castors. Qu'importe je ferai la guerre sans eux et j'espère réussir en fin de compte.

—Parle-moi donc un peu, grand visage pâle. Dis ce que tu as fait pour le peuple de Québec.

—Ce que j'ai fait pour le peuple de Québec? J'ai promis de construire un pont sur le Saint-Laurent près de Québec.

—Mais le grand chef d'Ottawa, Johnny, va empêcher ça.

—Ça ne fait rien. En attendant les Québécois se laissent prendre avec de belles promesses.

—As-tu pensé aux sauvages? Qu'est-ce que tu leur donnes aujourd'hui?

—J'ai fondé l'ordre du Mérite Agricole. Tous les ans on distribuera aux sauvages et aux habitants de belles médailles et toutes espèces de serblanteries brillantes.

—Les sauvages aiment les grosses médailles qui brillent, mais ça ne les paie pas.

—Oui, tu ne comptes pas l'argent que je donne pour les courses de chevaux pour encourager l'élevage des bons animaux. J'ai augmenté la paie des petits jurés. Au lieu de recevoir cinquante centins par jour, ils ont aujourd'hui \$1.50. J'ai fait voter \$300,000 pour la construction de nouvelles prisons, j'ai augmenté les licences de 25 pour cent. J'ai contracté mon emprunt de \$3,500,000. On l'a dépensé pour payer nos dettes et on fera un autre emprunt après les élections.

—J'ai entendu dire que tu étais entouré de mauvais amis qui s'amusaient à mettre du foin dans leurs mocassins. On me parle des Langelier, Pacaud et autres qui beur-rent leurs croussetons des deux côtés. On me dit qu'ils ont fait des milliers et des milliers de piastres aux dépens du gouvernement.

—Ce sont des jaloux qui t'ont rapporté ces choses. Les Canadiens sont justement comme les sauvages; du moment qu'un de leurs compatriotes montre du talent pour les affaires, comme mon ami Pacaud, par exemple, ho! tous les autres se virent contre lui et font leur possible pour le décourager. C'est la même chose à Ottawa. Re-

garde Chapleau. Y a-t-il dans le pays un homme qui a plus de génie pour les chemins de fer? N'en a-t-il pas donné des preuves dans le chemin de fer du Nord? C'est l'homme par excellence pour faire de l'argent dans cette ligne-là, hein? Eh bien, justement pour ça, le vieux To-Morrow et Langevin, l'empêchent d'avoir le ministère des chemins de fer, exprès pour le décourager. Moi, je ne suis pas de même. Regarde un peu. J'ai pour associé M. Beausoleil, un homme qui s'entend aux affaires. Je ne le laisse pas moisir à Ottawa. Je le fais venir à Québec. Je vais lui donner une chance comme à Pacaud. Je trouve qu'il n'y a rien de plus bête que d'"achaler" ces gens-là. Laissez donc enrichir un peu les canadiens.

—Mais toi-même, grand chef, tu ne te mouches pas avec des quartiers de terrine. Tu n'as pas raison de te plaindre de la manière dont tu as été traité. Tu ne t'es pas montré manchotte. Tu as été assez fin pour mettre quelque chose de côté pour tes vieux jours.

—Beau dommage! Il m'a fallu ma part comme les autres.

—Maintenant que tu pars pour la guerre, comment penses-tu en revenir? Là, la main sur la conscience, pas de blague.

—Entre nous, je te dirai, que je crois que je serai moins fort. Je perdrai quelques comtés. Au lieu d'avoir seize voix de majorité à la prochaine session, j'en aurai seulement quatre, mais ça sera suffisant.

—Es-tu bien sûr de cela?

—Oui, si l'organisation ne fait pas défaut. Nous avons de l'argent en quantité. Les comités auront du whiskey. Il faut que je te dise aussi que presque toutes les Robes-Noires sont en ma faveur. Ils appartiennent à ma petite église et je suis certain qu'ils vont travailler pour moi comme des bons. Dans tous les cas, les électeurs, je les ai dans ma poche et j'arriverai clou. Bonjour, peau-rouge, excuse-moi. Je suis obligé de partir immédiatement pour Saint-Hyacinthe, où l'on a envie de me faire des misères. Il n'y a rien de serpent comme ces rouges et ces bleus. Je m'en méfie comme du feu. Bonjour.

Les Grands Jurés Iroquois

Les grands jurés iroquois s'assemblent un jour chaque semaine pour prendre connaissance des différentes accusations portées contre les hommes publics. Leurs séances se tiennent à huis clos, les témoins à charge seuls sont entendus et un rapport est rédigé sur chaque accusation, tel que la chose se pratique aux assises criminelles.

Il va sans dire que les grands jurés iroquois sont tenus en secret absolu sur leurs délibérations.

La semaine dernière ils ont été bien occupés à étudier les preuves dans une dizaine de causes importantes.

Voici le dernier rapport qu'ils ont présenté:

L'Iroquois contre Owen Murphy, Robt McGreevy et Thomas Mc-



AVANT LA BATAILLE

LE GÉNÉRAL MERCIER au peau-rouge BEAUGRAND:—Allons, mon ancien allié, rentre dans les rangs. Amène ta "squaw" avec toi. Elle sera utile pendant la campagne; mais elle va laisser son bébé en arrière. Mes soldats n'aiment pas ses cris.

BEAUGRAND.—Pas d'affaires! Je te lâche et je vais faire la guerre pour mon propre compte.

Greevy, boodlage au 1er degré, un *true bill*.

L'Iroquois vs. Hector Langevin, complicité avec Owen Murphy, Robert McGreevy et Thomas McGreevy, dans du *boodlage*, *no bill*.

L'Iroquois contre Honoré Mercier pour avoir conspiré avec quelques personnes inconnues pour causer un mal politique grave à Georges Duhamel dans le comté de Laprairie, un *true bill*.

L'Iroquois contre Ernest Pacaud pour avoir reçu \$10,000 de J. P. Whelan pour corrompre les conservateurs et d'avoir refusé et négligé de le faire, un *true bill*.

L'Iroquois vs. Honoré Mercier, pour avoir acheté et distribué 3,192 acres de terres de la couronne parmi les membres de sa famille contre les dispositions du statut fait et pourvu en pareils cas, un *true bill*.

L'Iroquois contre John A. Macdonald pour garder à son service le général Fred. Middleton, trouvé coupable d'avoir pillé les fourrures des Métis, après que ce dernier a été trouvé coupable par tous les membres de la chambre des communes, un *true bill*.

L'Iroquois contre le même pour avoir incorporé les Orangistes et les avoir poussés contre les Canadiens-français. *Ignoramus*.

L'Iroquois contre le même, pour avoir une fichue envie d'abolir la langue française dans le Nord-Ouest, un *true bill*.

LE VRAI BRAZEAU ne change pas. Vous le trouverez toujours au No. 47, rue St-Laurent, où il ne cesse jamais de vendre ses cigares la moitié du prix des autres. La preuve: Les Crème de la Crème, El Padre, Artiste, Crusader, prix 10 cts réduits à 5 cts. Le Vrai Brazeau n'a jamais été battu.

L'embédardification du comté de Laprairie est maintenant complète. Notre ami Goyette se retire de la lutte. C'est grand dommage, nous étions pour lui faire obtenir toutes les voix des Iroquois de Caughnawaga.

Une vraie candidature indépendante

Une candidature selon le cœur de l'Iroquois est celle de M. W. A. Grenier dans la division Saint-Louis. M. Grenier est un candidat indépendant et il le prouve. Dans une circulaire publiée récemment il "déclare solennellement sous serment devant O. Crépeau, Notaire public, qu'il se présente comme indépendant, libre de toutes attaches de partis politiques et qu'il n'a fait en rapport avec la présente élection aucun pacte politique avec qui que ce soit." En face de cette déclaration le devoir des électeurs de la division Saint-Louis est clairement défini. S'ils veulent avoir un député réellement indépendant, ils n'ont d'autres alternatives que celle de voter en faveur de M. Grenier. Que voulez-vous? Son indépendance est établie par une preuve légale. Nous avons ici M. Grenier qui jure qu'il est indépendant. Son serment doit être cru, jusqu'à ce qu'il soit prouvé qu'il s'est parjuré. La preuve faite par le candidat n'a jamais été attaquée jusqu'aujourd'hui; aucun témoin en contrepreuve n'a pu être produit. Ergo M. Grenier doit être cru lorsqu'il se dit indépendant en politique.

Il ne reste plus pour M. Grenier qu'à remplir une toute petite formalité, celle de réunir la majorité des voix dans la division.

M. Grenier ne doute de rien; il croit que c'est arrivé. Il est sûr de mettre tous les autres candidats dans la soupe.

LES MEILLEURES BOISSONS GAZEUSES vendues à Montréal sont incontestablement le Soda à la Crème, le Cidre, le Ginger Ale et la bière de gingembre de C. Robillard & Co. No. 282 rue St-André, parce qu'elles contiennent les ingrédients les plus purs et les moins nuisibles à la santé.

Legris dans Maskinongé est bon comme la banque. L'Iroquois n'a aucune crainte pour son élection.

PARC SOHMER

Tous les jours, de 3 à 5 h. Le soir, de 8 à 10 h. Grands concerts par la Bande de la Cité et les artistes Européens.

Programme de Dimanche soir (25 mai)

1. Grande marche "La Victoire".....Alary
2. Ouverture "Zampa".....Herold
3. Valse "Estudiantina".....Waldteuffel
4. Solo de Violoncelle "Gavotte".....Paiz
5. Grande sélection "Rémémorance de Gounod".....Gounod
6. Célèbres marionnettes vivantes de Tisot. Interède 10 minutes.
7. Musique Hongroise "Czardas".....Hussellman
8. Grand Air varié "La fiancée d'Azenpel".....Schlenker
9. Grand air varié pour tous les instruments: Piccolo "Signor Stanzone"; Flute "O. Henschel"; Clarinette m. b. Signor Cogns; Clarinette s. b. J. Vanpoucho; Hautbois, E. Devaux; Saxophone, J. Mermans; Cornet, T. Vandermissen; Cor, T. Mihy; Trombone, E. Gourdin; Basse Clarinette, C. Jones; Baryton, Laliberté; Basson, A. Leroux; Euphonium, B. Renaud; Bombardier s. b. D. Merenda; Xylophone, Mux, Vaters.
9. Musique originale "On the plantation".....Puerner
10. Pot pourri "Airs Canadiens".....Vezina

Des Iroquois nous disent que M. Cornellier va laisser sa chevelure dans le comté de Soulanges. Cela nous étonnerait nullement.

L'échevin Brunet fait de la bricque, mais il ne sera jamais un *brick* en chambre. M. Augé va arranger son affaire aux petits concombres dans la division Saint-Jacques. Augé est sûr du vote de tous les bons Iroquois.

A Trois-Rivières M. Turcotte a rencontré un adversaire mal commode dans la personne de M. T. E. Normand. Normand est un dur à cuire. S'il s'est décidé à se présenter, c'est signe qu'il est bien décidé à scalper le procureur-général.

Il y a un ex-zouave pontifical dans le comté de Chambly, un habitant instruit, M. Bazile Lamarre, qui est en train de tailler des croupières à M. Rocheleau. Ce dernier doit être sur ses gardes, son adversaire est capable de lui faire une mauvaise *twist*, chose qui n'étonnerait pas du tout l'Iroquois.

Les vieux sauvages qui connaissent bien le comté de Jacques-Cartier sont d'avis qu'il eut été préférable pour M. Taillon de poser sa candidature ailleurs; dans la division Saint-Jacques par exemple. Le gouvernement et M. Boyer sont décidés à dépenser tout l'argent nécessaire pour garder ce comté. Il y va de l'honneur du nouveau ministre sans portefeuille.

La Reine des Eaux de Vie aujourd'hui est sans contredit LA GRANDE MARQUE "Participation Charentaise". Les trois étoiles de toutes les autres marques pâlissent devant son nom. Seuls agents, MATHIEU & FRERES, No. 87 rue St-Jacques.

Deux commères du quartier Saint-Jean-Baptiste se rencontrent le lendemain de l'incendie de l'Asile de la Longue-Pointe.

—Quel malheur! croyez-vous!

—C'est ce qui est arrivé de plus terrible dans le pays.

—Ça devait être effrayant. Ces pauvres fous en voyant le feu ont perdu la tête et ne savaient pas où aller.

Montréal-Sud

La nouvelle ville par excellence

Anciennement occupée

PAR LES

IROQUOIS

est aujourd'hui une des places les plus vivantes de la Puissance du Canada.

Achetez

Des Lots à bâtir

50 par 181	-	\$300
50 par 125	-	200
30 par 103	-	120
30 par 130	-	150

CONDITIONS

\$10 comptant.

Balance \$3 à \$5 par mois.

Venez à nos bureaux pour vos billets **GRATIS.**

Parent Frères

No 46

Rue St-Jacques

MONTREAL.

suis résignée!! Vous ne cesserez jamais de fouler aux pieds le malheureux ver de terre dont vous avez fait votre femme! Vous me traitez en véritable Turc!!

MONSIEUR. — Bon! je suis Turc à présent!!!

MADAME. — Oui, vous souhaiteriez d'être Turc... Un joli vœu devant une femme légitime... (*Eclatant.*) Ainsi, ce n'était pas assez de m'arracher à mes foyers pour me donner en spectacle à toute l'Angleterre, il vous a même fallu me faire insulter par mes propres compatriotes?

MONSIEUR. — Mon Dieu! qu'ai-je fait encore?

MADAME. — Je vous conseille de feindre l'ignorance au lieu de rougir! Votre conduite à la Douane a été indigne! Tout homme bien né consent à faire un peu de contrebande pour sa femme... Mais moi je suis seule sur cette terre!... Pas seulement une douzaine de bas de soie dans vos poches, tandis que tout le monde était emmaillotté de dentelles et de châles.

MONSIEUR. — Et bien m'en a pris, car on m'eût tout confisqué comme on vous l'a fait.

MADAME. — A qui la faute, S. V. P.? — Quand les douaniers me transperçaient de leurs regards d'espions, n'est-ce pas votre peur et vos tremblements qui leur ont fait soupçonner mon petit emboisement?

MONSIEUR. — Mais vous étiez plus grosse qu'une tour!

MADAME. — Ah! des insultes! Voilà donc ma récompense d'avoir voulu aller à l'économie! J'aurais eu mes enfants que je les aurais utilisés en leur fourrant un tas de hoses, et je suis bien certaine qu'ils auraient eu plus de sang-roid que leur père, qui se donne l'air d'être un homme... Un bel homme! en vérité... qui n'a pas su faire respecter sa femme quand et immense douanier moustachu lui farouillait à pleines mains dans le malheur! — A tout autre mari, le sang eût immédiatement fait les entours; mais vous, je vous regardais, tranquille comme Baptiste, quand il osa avachir mes bottines en y plongeant son énorme poing.

MONSIEUR. — Je ne pouvais pourtant pas l'assassiner. (*Avec douceur.*) Si nous dormions un peu?

MADAME. — Je vous répète que je ne puis dormir derrière une porte d'hôtel sans verrou et mince comme une pelure d'oignon. (*Effrayée.*) Tenez, j'ai entendu marcher dans le couloir, il y a quelqu'un qui va chercher à s'introduire!!

MONSIEUR. — Mais non, chère amie, c'est le vent.

MADAME. — Je serai seulement rassurée quand vous aurez poussé cette lourde commode contre la porte. (*M. Duflost s'empresse d'obéir à ce désir.*)

MADAME. — En voyant la vigueur avec laquelle vous avez soulevé ce meuble massif, vous venez de me prouver combien peu vous m'aimez, puisque vous n'avez pas daigné employer tantôt cette force à me protéger, quand vos indignes douaniers m'ont fait pivoter brutalement dans une autre chambre

pour y être fouillée! Vous m'avez laissé emporter sans me dire où je vous retrouverais... Votre but était sans doute de me perdre. (*Avec force.*) Et vous parlez de dormir après un tel acte!!! Si vous aviez un peu de cœur, vous ne dormiriez pas de six mois! — Je sais bien qu'il n'y avait là, pour me fouiller, que des femmes, mais ce n'est pas la question, car on ne m'eût plus maltraitée si j'avais été une voleuse!

MONSIEUR. — Mais qu'y pouvais-je faire?

MADAME. — Vous deviez défendre de me visiter ou enfoncer les portes à mes cris... car ils étaient assez perçants pour être entendus... toute la ville de Boulogne vous le dira! Mais vous en avez sans doute ri... Ne dites pas non... J'en suis sûre, à présent que vous le niez — Ah! vous voulez dormir! vous allez dormir à votre aise dans ce lit où je vais vous laisser, car il est cinq heures et je me lève. Je tiens à prendre le premier convoi. Dans quelques heures je serai de retour à ce domicile que je n'aurais pas dû quitter. Mon martyre n'aura pas cessé, mais au moins la présence de mes enfants pourra m'aider à supporter votre monstrueux despotisme. (*Voyant Duflost quitter le lit.*) Pourquoi vous lever, puisque vous avez tant besoin de sommeil?

MONSIEUR, *résigné.* — Dame! il faut bien que je vous accompagne.

MADAME. — Dites plutôt que vous ne voulez pas laisser échapper votre proie.

3ème nuit. — Retour au logis.

(Madame Duflost espérait être de retour chez elle à midi, mais le train, ayant trouvé la voie embarrassée, est arrivé à Paris après un retard de quatorze heures.)

MADAME. — Oui, oui, monsieur Duflost, je le sais, je le sais, vous me l'avez déjà dit vingt fois, il est deux heures du matin, et vous avez sommeil. Vous trouveriez votre maison incendiée, vos enfants égorgés, votre femme en morceaux que, j'en suis certaine, votre préoccupation serait de savoir si l'on a sauvé un traversin et votre bonnet de nuit! Mais moi, je ne puis dormir quand je revois mon domicile ainsi dévasté... Je croyais pouvoir me fier à notre domestique! Avez-vous vu dans quel état est notre salon? Il m'a semblé que deux fauteuils ont disparu.

MONSIEUR. — Dormons-nous enfin? saperlotte!

MADAME. — Quand vous aurez juré comme un portefaix, cela ne fera pas revenir ces fauteuils!... Et les carreaux, en savez-vous le nombre?... Je vous le laisse à deviner... Non, non, ne me dites pas "demain", il faut que vous le sachiez; car il serait trop plaisant de faire un voyage de santé pour revenir s'enrhumer chez soi dans les courants d'air de carreaux cassés... Voyons, avez-vous trouvé ce chiffre?

MONSIEUR. — Mais, pour Dieu, dormons ce soir.

MADAME. — Est-ce que vous croyez que je vais dormir pour être dévorée durant mon sommeil? Je suis sûre qu'il y a dans tous les coins des araignées plus grosses que ma

tête! — Cette fille n'a pas donné un seul coup de balai ni de plumeau... J'ai vu sur le marbre de la cheminée plus d'un demi-mètre de poussière.

MONSIEUR. — Un demi-mètre! en soixante heures! c'est de l'exagération.

MADAME. — Dites tout de suite que je suis folle. — Puisque vous faites tant l'esprit fort, j'exige que vous alliez à l'instant même passer votre doigt sur le marbre... Ne cherchez pas à résister, ou je vous jette hors du lit... J'ai peu l'habitude de me plaindre, et je ne le fais qu'à bon escient... aussi je tiens à ce que vous constatiez si je me plains à tort... allez passer votre doigt.

MONSIEUR, *après avoir obéi.* — C'est vrai.

MADAME. — Vous l'avez en rechignant, comme si c'était une concession! Vous vous feriez fesser en place publique plutôt que de reconnaître que les autres ont raison; il faut que tout vienne de vous... Avez-vous assez blâmé mon idée de faire la contrebande... c'était au-dessous de vous... et cependant vous m'avez fait bien rire avec vos airs d'honnête homme, car vous le portiez, sans le savoir, douze mètres de dentelle que je vous avais cousus dans la doublure de votre pardessus.

MONSIEUR, *imprudemment.* — Encore de l'argent gaspillé!

MADAME, *indignée.* — Gaspillé, dites-vous, gaspillé! Osez-vous bien employer ce mot, quand c'est à vous qu'il faut attribuer cette épouvantable torture de soixante heures que je viens d'endurer! — Parce que monsieur a honte de l'honnête vie de ménage et qu'il lui faut courir les grands chemins, il enlève une mère à ses enfants, la traîne à sa suite d'auberge en auberge, sans lui donner le temps de rien voir, toujours fuyant avec la rapidité de voleurs poursuivis; et, quand cette malheureuse a tout enduré sans se plaindre, il vient lui reprocher une pauvre petite douceur qu'elle a su se procurer!!! Mais comptez donc, monsieur, comptez donc ce que coûte votre voyage d'agrément... Je dis "votre" parce que vous se il en avez eu l'idée et que votre tyrannie a su l'obtenir de ma faiblesse... comptez; je vous prie: 300 francs de voyage; votre ostentation vous fait jeter l'or au dernier garçon d'hôtel; — 3,000 francs de marchandises défendues qui nous ont été confisqués; — 1,200 francs d'amen-de! Un total de 5,000 francs que nous coûte votre infâme caprice!... Et où prendrons-nous cet argent? Sur l'avenir de nos enfants que vous dépouillez ainsi. Tenez, monsieur, il y a longtemps que j'hésitais à vous le dire, mais quand un homme ruine ainsi sa famille, c'est plus qu'un mauvais père... c'est un voleur!!!

[L'indignation jette madame Duflost en un profond évanouissement, et son mari profite de ce moment inespéré de tranquillité pour s'endormir.]

EUGÈNE CHAVETTE.